
ARTICLES

LES CONNAISSANCES MONTAGNAISES DU LIÈVRE D'AMÉRIQUE

Daniel CLÉMENT*

Résumé

*Ce texte porte sur les connaissances montagnaises du lièvre d'Amérique. Les Montagnais sont des Amérindiens du Canada habitant le nord-est du Québec ainsi qu'une partie du Labrador. Ils y ont affaire à deux lagomorphes, *Lepus arcticus*, et *Lepus americanus* qui est l'objet de ces pages. Chasseurs, pêcheurs et cueilleurs par tradition, ils possèdent des connaissances sur les animaux qui sont très peu documentées. Le savoir de quelques aînés ainsi que des éléments mythiques relatifs au lièvre sont présentés et analysés sous quatre rubriques (nomenclature et taxinomie ; description, modes de déplacement et sens ; mœurs ; reproduction). Au fur et à mesure de la présentation des données, une comparaison est également effectuée avec le discours académique sur les léporidés. Cette comparaison permet d'élucider certains éléments étranges des récits montagnais et nous montre à quel point la science autochtone se rapproche davantage de la nôtre qu'elle ne s'en éloigne.*

Summary

Montagnais knowledge of the Snowshoe Hare.

*This paper deals with Montagnais knowledge of the Snowshoe Hare (*Lepus americanus*). The Montagnais are Native people from northeastern Quebec and Labrador in Canada. Two lagomorphs, *Lepus arcticus*, and *Lepus americanus* which is the object of this paper, range in this area. Hunters, fishermen and gatherers by tradition, the Montagnais people have a science of animals that has been very poorly documented. The knowledge of some elders as well as mythical elements concerning the Snowshoe Hare are presented and analyzed under four main aspects (nomenclature and taxonomy ; physical features, locomotion and senses ; habits ; reproduction). Some of these aspects are also compared with academic zoology. This comparison helps us to understand the hidden nature of some of the mythical elements and also shows us that Montagnais science and academic zoology share more resemblances than differences.*

Mots clés

Lièvre, Amérindiens, Ethnozoologie, Mythologie.

Key Words

Hare, Amerindians, Ethnozoology, Mythology.

Les connaissances montagnaises du lièvre d'Amérique

Cette étude des perceptions autochtones du lièvre s'inscrit dans un ensemble de textes consacrés aux divers animaux du bestiaire montagnais. Tous ces textes, comme ceux déjà publiés (Clément, 1985a, b, c, 1986a, b, 1987, 1992b, 1993), comprennent des données montagnaises originales comparées aux connaissances académiques telles

qu'elles apparaissent dans les ouvrages de zoologie (savants et de vulgarisation). L'analyse des perceptions montagnaises d'un animal donné aide ainsi à mieux comprendre sa place dans l'univers zoologique et mythologique autochtone⁽¹⁾.

Les Montagnais habitent le nord-est du Canada. Ils forment une population de plus de 10 000 personnes réparties en douze communautés dont une dizaine au Québec (Mashteuiatsh (Pointe-Bleue), Les Escoumins, Betsiamites,

* Service canadien d'ethnologie, Musée canadien des Civilisations, 100, rue Laurier, C.P. 3100, succursale B, Hull (Québec) J8X 4H2, Canada.

(1) Les données relatives aux connaissances autochtones sur le lièvre d'Amérique ont été rassemblées, en grande partie, dans le cadre du projet *Exploitation et Aménagement des ressources fauniques par les Indiens Montagnais du Québec*. Ce projet, d'une durée de trois ans (1982-1985), était rattaché au Centre d'études nordiques de l'université Laval à Québec et a bénéficié de la participation financière de la Fondation canadienne Donner, du Conseil des Atikamekw et des Montagnais et du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada. Je tiens à remercier les trois responsables du projet, Paul Charest, Gerry E. McNulty et Jean Huot, pour la confiance qu'ils m'ont témoignée. J'adresse également mes remerciements à François Poplin du Laboratoire d'Anatomie comparée (Mus. nat. Hist. nat.) pour avoir lu mon manuscrit et pour l'avoir commenté si judicieusement.

Sept-îles, Malietenam, Matimekosh (Schefferville), Mingan, Natashquan, La Romaine, Pakuashipi (Saint-Augustin) et deux au Labrador, dans la province de Terre-Neuve (Sheshatshit (North West River), Davis Inlet). Malgré leur sédentarité actuelle qui date des années 1950, les Montagnais pratiquent encore des activités traditionnelles liées à la chasse, à la pêche ou à la cueillette de baies sauvages. Les connaissances des aînés en matière d'animaux ou de plantes sont toujours vivaces comme en témoignent des ouvrages récents sur la question (Clément, 1990, 1995). Deux chasseurs, Jérôme Napish (J. N.) de Mingan et Joseph Bellefleur (J. B.) de Natashquan, nous ont livré leur savoir sur *uâpush*⁽²⁾, le lièvre d'Amérique. Ces connaissances ainsi que d'autres données autochtones sur le lièvre puisées à même l'ethnographie et la mythologie amérindienne seront maintenant présentées sous quatre rubriques majeures : nomenclature et taxinomie de l'espèce ; description, modes de déplacement et sens ; mœurs ; reproduction.

Nomenclature et taxinomie

D'après Chamberlain (1901 : 674, 678), *uâpush*, le mot montagnais pour le lièvre d'Amérique viendrait de la racine *uâp-* ('blanc'), une référence à la couleur blanche de l'animal. Or, malgré son évidence, cette étymologie peut être mise en question, premièrement parce que le lièvre d'Amérique n'est blanc qu'une partie de l'année, deuxièmement, parce que la même racine signifie aussi 'regarder' (Bloomfield in Aubin, 1975 : 150) - une référence possible à un trait caractéristique du lièvre, ses gros yeux, comme nous le verrons par la suite -, et surtout, troisièmement, parce que le mot pour lièvre pourrait venir d'une autre racine (Hewson, 1993 : 241 suggère *a'posw 'quadrupède' en proto-algonquien) ou être tout simplement immotivé.

Les Montagnais reconnaissent deux espèces de lièvre, *uâpush* et *mishtâpush*, qui correspondent respectivement au lièvre d'Amérique (*Lepus americanus*) et au lièvre arctique

(*Lepus arcticus*)⁽³⁾. D'après les zoologistes, ces deux lièvres sont les seuls à fréquenter le territoire traditionnellement occupé par les Montagnais, dont le lièvre arctique n'occupe que la frange septentrionale (Banfield, 1977 : 78, 81). *Mishtâpush* signifie littéralement 'le grand lièvre' et le terme sert également à désigner un personnage légendaire très ancien dont on trouve des traces jusqu'au XI^e siècle. Le récit suivant noté par le jésuite Le Jeune et qu'on peut attribuer aux Montagnais (Savard, 1985 : 248-249) situe *Mishtâpush* dans la représentation autochtone :

"Ils content qu'un homme et une femme estans dans les bois, un Ours vint qui se ietta sur l'homme, l'estrangea et le mangea. Un lièvre d'espouventable grandeur se ietta sur la femme et la deuora ; il ne toucha point neantmoins à son enfant qu'elle portoit encore dans son ventre, dont elle estoit preste d'accoucher. Une femme passant en cet endroit un peu apres ce carnage, fut fort estonnée voyant cet enfant viuant, elle le prend, l'esleue comme son fils, l'appelant neantmoins son petit frere, auquel elle donna le nom de Tchakapesh." (Le Jeune, 1972 [1637] : 54)

Que dans ce récit d'origine le lièvre soit associé aux femmes et l'ours aux hommes (le lièvre géant dévore une femme, et l'ours un homme) n'est pas surprenant dans une société où les léporidés relèvent traditionnellement du domaine féminin ("Habituellement, rapporte l'ethnologue Speck (1977 [1935] : 123 ; notre trad.), le lièvre est un gibier de femmes ou d'enfants") et l'ours du monde des hommes (il existe aussi, par tradition, plusieurs interdits relatifs à la consommation de l'ours, à son dépeçage, etc. visant les femmes ; Speck, 1977 [1935] : 95-96). La première association peut, par ailleurs, aider à mieux comprendre les bienfaits que *Mishtâpush*, le 'Grand Lièvre', a apportés à l'humanité. Ainsi, les Montagnais comme d'autres Algonquiens⁽⁴⁾, attribuent entre autres au lièvre

(2) L'orthographe choisie pour transcrire les termes montagnais correspond en général aux règles proposées dans Drapeau et Mailhot (1989). Sept voyelles sont utilisées, dont quatre longues (*e, â, î, û*) et trois courtes (*a, i, u*). Les huit consonnes sont *m, n, p, t, k, h, tsh*, et *sh*. *M* et *k* peuvent être labialisées en fin de mot, ce qui est noté par l'exposant *u*, comme dans *Papakashitshishk^u*.

(3) L'Amérique du Nord connaît une demi-douzaine de lièvres (genre *Lepus*) et encore plus de lapins (genre *Sylvilagus*). Dans la région occupée par les Montagnais, la situation est simplifiée : les lapins ne l'atteignent pas, étant plus au sud, et il n'y a que deux lièvres, *L. arcticus* dans le nord et *L. americanus* dans l'ensemble du territoire. Le premier est fortement apparenté à *L. timidus* qui vit dans le Grand Nord européen et dans les Alpes où il devient blanc en hiver (d'où son nom français de lièvre variable ou lièvre changeant). Il ne le fait pas partout : il reste brun-roux en Irlande. La fourrure de *L. arcticus* est par contre constamment blanche. Dans le territoire montagnais, c'est *L. americanus* qui change de couleur. Il est de taille très inférieure.

(4) Le terme algonquien renvoie ici à une grande famille linguistique et culturelle qui regroupe entre autres nations les Abénaquis, les Cris, les Montagnais, les Algonquins proprement dits, les Atikomeku, etc. Pour dissiper une confusion qui perdure depuis le XVII^e siècle due à l'emploi inconsideré du terme algonquin pour désigner à la fois une nation spécifique qui habite les régions de l'Outaouais et de l'Abitibi-Témiscamingue au Canada et la famille linguistique et culturelle dont elle fait partie, on distingue aujourd'hui par le suffixe -ien la famille linguistique, les Algonquiens, de la nation spécifique, les Algonquins. La même règle vaut pour d'autres groupes (par exemple, les Iroquois et les Iroquoiens).

l'origine du feu, des arts de la cuisine et du filet de pêche⁽⁵⁾. Or, la relation entre ces trois éléments renvoie directement à des tâches domestiques considérées comme proprement féminines dans ces sociétés. La pêche, par exemple, était considérée "davantage une activité féminine" à Sheshatshit au début du siècle (Mailhot et Michaud, 1965 : 45), ce qu'on rapporte aussi dans d'autres communautés ("La vie quotidienne oblige souvent les femmes et les enfants à s'occuper de la corvée de la pêche alors que le père de famille est parti chasser et trapper" ; Lips, 1947 : 28 ; notre trad.). Il en va de même pour la confection des filets ("Bien que la fabrication du filet relève surtout de la femme, les mâles de la famille connaissent bien toutes les étapes de sa réalisation" ; Lips, 1947 : 19 ; notre trad.) et la cuisine - et le feu par conséquence (Vincent, 1983 : 245 ; Beaudet, 1984 : 40). Nous avons donc ici apparemment une base sur laquelle s'est développé un discours sur le lièvre dans la pensée montagnaise, c'est-à-dire une association réelle entre les femmes et la chasse aux léporidés qui a donné lieu à des mythes d'origine concernant des éléments du domaine des femmes. Mais ce n'est pas suffisant. L'explication est peut-être plausible mais pourrait être étayée davantage. Nous y reviendrons, plus loin, en particulier en ce qui concerne le feu et les arts de la cuisine, lors de la présentation des mœurs de l'animal.

Selon les Montagnais, *uâpush*, le lièvre d'Amérique appartient aux *aueshîshat* (quadrupèdes), une catégorie taxinomique vernaculaire. Joseph Bellefleur le considère aussi comme un *minâshkuât aueshîshat*, c'est-à-dire un 'quadrupède de la forêt' par opposition aux *nipit aueshîshat* qui sont les 'quadrupèdes aquatiques' (par exemple, le castor). Dans un autre système de classification propre aux Montagnais, l'animal est encore placé dans une catégorie opératoire qui prend les saisons comme principal critère de différenciation ("La plupart des espèces animales sont en outre réparties dans deux classes associées, l'une à l'hiver (*pupun*) l'autre à l'été (*ni.pan*), et nommées respectivement *pupunwe.šî.š* 'animal d'hiver' (H) et *ni.panwe.šî.š* 'animal d'été' (E)" ; Bouchard et Mailhot, 1973 : 56). Dans ce sys-

tème, le lièvre est classé 'animal d'hiver' à Matimekosh (Schefferville) (Bouchard et Mailhot, 1973 : 56) mais 'animal d'été et d'hiver' à Mingan (J. N.) et à Natashquan (J. B.). En Montagnais, *pupun* signifie année en plus d'hiver seulement. Il est donc fort probable qu'à Matimekosh, les informateurs aient pu signifier un 'animal d'été et d'hiver' (*pupun*) au lieu d'un 'animal d'hiver' seulement (*pupun* aussi), d'autant plus que Bouchard et Mailhot (1973 : 59) qui rapportent cette catégorisation évoquent la même possibilité (" 'Hiver et été' et 'hiver seulement' deviennent des modalités de 'hiver' "). L'attribution de deux saisons⁽⁶⁾ au lièvre d'Amérique est par ailleurs essentielle à la compréhension de rites qui sont associés à l'animal et que nous aborderons ci-dessous.

Les Montagnais ont encore un système de classification des animaux par maître animal, c'est-à-dire un système hiérarchisé au sein duquel chaque animal se voit attribuer un maître spirituel qui gouverne à partir du monde invisible la distribution des espèces qui sont sous sa juridiction. Dans ce système, le maître du lièvre est tantôt *Ūhuâpeu* 'l'Homme-hibou' (Bouchard et Mailhot, 1973 : 62), *Papakashtshîshk*^u (J. N., Mingan) ou encore *Mishtâpeu* (J. B., Natashquan). Sans entrer dans les détails de ce système, rappelons que le premier maître se voit souvent attribuer des espèces (Bouchard et Mailhot, 1973 : 62) qui sont les proies (porc-épic, *Erethizon dorsatum* ; lièvre ; tétraonidés) ou les parents (harfang des neiges, *Nyctea scandiaca* ; chouette épervière, *Surnia ulula*) de son quasi homonyme, *ûhu*, le grand duc (*Bubo virginianus*) ; que le second est souvent opposé à Mingan à *Mishtînak*^u et qu'à eux deux, ces entités se partagent respectivement les animaux terrestres et les animaux aquatiques ; et que le troisième, *Mishtâpeu* ou 'Grand Homme', est considéré par certains comme l'âme de chaque chasseur qui agit comme "son guide dans la vie et qui lui procure les moyens de vaincre les esprits des animaux dans sa longue quête de nourriture que constitue sa vie" (Speck, 1977 [1935] : 33 ; notre trad.). Les trois attributions différentes de maîtres au lièvre apparaissent donc très logiques. Le système religieux mon-

(5) Un mythe montagnais, *Meshapush* et l'origine du feu (McNulty, 1980 : s.p.), attribue clairement au 'Grand lièvre' à la fois l'origine du feu et du filet de pêche qu'il découvre en observant les araignées qui tissent leur toile la nuit en s'éclairant à l'aide d'un feu. Dans deux autres versions montagnaises (Turner, 1979 [1894] : 176-178 ; Gunn, 1970 : 22-23), la cuisine est aussi associée au feu et au filet de pêche ; c'est alors un simple lièvre qui dérobe le feu à des Indiens afin de faire cuire du poisson qu'il a pris à l'aide d'un filet. Une quatrième version associe également le feu, la cuisine et le filet de pêche : 'Lièvre géant' vole ainsi le feu aux Blancs, sa sœur fabrique un filet de pêche et 'Lièvre géant' se procure encore auprès d'un propriétaire récalcitrant le fer et l'acier indispensables (couteau) au nettoyage du poisson (Lemay, 1972 : 56-59). Le thème du lièvre voleur du feu est aussi présent chez au moins deux autres peuples algonquiens, les Menomini (Hoffman, 1890 : 254-255) et les Ojibwa (Jones, 1917 : 7-15). Dans ce dernier cas, le motif du filet est aussi mentionné. Enfin, Moussette (1973 : 48) signale la croyance suivante rapportée par les Jésuites : "Les Amérindiens de Michillimakinak racontaient que les filets avaient été inventés par Machabous, le Grand Lièvre, après qu'il eût observé une araignée faisant sa toile".

(6) L'existence de deux termes chez les Montagnais pour spécifier s'il s'agit d'un lièvre en livrée d'été (*nîpînâpush*) ou en livrée d'hiver (*pupûnâpush*) vient encore confirmer que l'animal peut appartenir aux deux saisons.

tagnais montre ainsi beaucoup de flexibilité, permettant à chaque individu d'y puiser les éléments qui lui conviennent et de les restructurer de façon personnelle.

Description, modes de déplacement et sens

Si pour les scientifiques, "les grandes oreilles et les grands pieds sont caractéristiques du genre *Lepus*" (Bittner et Rongstad, 1982 : 146 ; notre trad.), ce sont en plus les gros yeux et, dans une moindre mesure, la lèvre fendue de l'animal qui ont retenu l'attention des Montagnais. Ces quatre parties anatomiques (yeux, oreilles, pieds et lèvre) sont ainsi mentionnées dans une légende comme des parties anatomiques prêtant à la moquerie. Il s'agit du 'Grand Lièvre' qui devient la risée de ses neveux, les Petits Tonnerres. Lemay (1972 : 57) résume la scène : "Les neveux ont une attitude méprisante envers l'aspect physique de leur oncle : ils rient de ses trop longues oreilles, de ses gros yeux ronds, de ses pieds jaunes et de sa lèvre coupée sous le museau". Une autre version de la même légende (McNulty, 1980 : s.p.) expose ces parties à la façon de la scène du loup et du petit chaperon rouge dans le conte de Perrault : " 'Comment cela se fait-il que notre ami a de si gros yeux ? ', lui demandent les Petits Tonnerres. 'C'est pour mieux voir de loin de l'autre côté de la rivière', leur répond Meshapush" et ainsi de suite jusqu'à ce que le 'Grand Lièvre' se fâche lorsque les Tonnerres font référence à sa lèvre fendue. Par ailleurs, un de nos informateurs (J. B.) a repris à son compte des détails similaires lorsqu'il nous a énuméré les traits saillants de l'animal : sur un ton pince-sans-rire, il a ainsi associé aux grandes oreilles la faculté de pouvoir "mieux écouter lors des grandes assemblées", et aux grands yeux, la "possibilité de voir dans un autre pays". Le même informateur a aussi parlé des pieds "jaunes" du lièvre dont l'origine, pour le moins étrange, fut attribuée aux "feuilles à pipe" sur lesquelles l'animal sauterait et qui lui donneraient alors sa couleur caractéristique (J. B., Natashaquan, entrevue du 10 août 1983). Mais il s'agit là, sans doute, d'une allusion humoristique à une ou à plusieurs espèces de plantes qui étaient utilisées autrefois comme tabac naturel et qui constituent un des aliments propres au lièvre. C'est le cas notamment des *uîsha-*

kâtshâkuat ou fougères (*Dryopteris* spp.) qui étaient fumées autrefois (Clément, 1990 : 107), qui sont mangées par les lièvres d'Amérique (Bittner et Rongstad, 1982 : 153) et que doivent nécessairement piétiner les léporidés alors qu'à l'automne, elles sont devenues jaunes ou brunâtres. C'est probablement aussi le cas de l'*atâpukuat* ou clintonie boréale (*Clintonia borealis*) qui, même si elle n'est pas rapportée comme nourriture du lièvre, était utilisée anciennement comme tabac (Clément, 1990 : 95) et doit aussi être piétinée par le lièvre lors de ses randonnées dans le sous-bois.

Une partie mentionnée ci-dessus mérite encore une digression. Il s'agit des yeux du lièvre qualifiés de très gros. Dans un mythe, ces yeux sont encore mis en évidence lorsque le 'Grand Lièvre' utilise son organe visuel pour faire venir la grêle et tuer les Tonnerres : "[...] il projette son œil en direction du nord en disant que c'est de cette grosseur qu'il désire la glace et la glace se met à tomber à la grosseur demandée : elle heurte Tonnerre par derrière et le tue" (Lemay, 1972 : 59). Or, pour comprendre cet épisode mythique, il faut faire appel à plusieurs éléments à la fois. Premièrement, le 'Grand Lièvre' qui projette son œil au loin renvoie certainement aux 'grands yeux utilisés pour voir au loin' notés plus haut⁽⁷⁾, si ce n'est que le lièvre, une fois mort - tous les chasseurs en conviendront - a les yeux sensiblement exorbités ou 'sortis' de la tête. Deuxièmement, *Lepus americanus* est un animal où la mue est probablement plus marquée que chez d'autres car non seulement il change de livrée au printemps et à l'automne mais encore celle-ci prend-elle en hiver une tout autre apparence. Cette capacité de 'blanchir' durant l'hiver, une caractéristique qu'il partage avec très peu d'animaux dans la région à l'étude (à notre connaissance, avec seulement l'hermine, *Mustela erminea*), est associée par les Montagnais à 'une capacité de faire venir l'hiver' pour autant que certaines règles soient respectées. À ce titre, il existe un rite qui consiste à sculpter un lièvre dans la neige au printemps et à lui noircir le dos avec de la cendre, cela afin de changer le temps pluvieux en temps plus froid, pour faciliter les transports. Ce rite qui repose sur une croyance dans ce que nous appellerons 'la force des contraires'⁽⁸⁾, car il recrée avec une matière hivernale (la

(7) Cela viendrait appuyer une étymologie du nom du lièvre à partir du morphème *uâp*- 'regarder'.

(8) Le rite doit aussi être accompli par une personne née en hiver, car le contraire produirait un effet indésiré : l'été deviendrait omniprésent. La croyance en une 'force des contraires' est omniprésente dans la pensée montagnaise, et probablement algonquienne. Au sujet du contraste hiver/été, signalons à Mingan les rites suivants : pour obtenir le même effet, c'est-à-dire rendre le temps plus froid au printemps, on peut utiliser un bouleau blanc (*Betula papyrifera*) complet qu'on brûle vivant ; par contre, pour rendre le temps plus doux quand il fait froid en hiver, des branches de *tshîshue shakâu* (aulne crispé, *Alnus viri*) sont chauffées puis enfoncées dans le sol par une personne née durant l'été. Dans ce dernier cas, la force est double du côté de l'été (l'aulne chauffé représente l'été et le rite est accompli par une personne d'été) et l'été l'emporte sur son contraire. Par ailleurs, Armitage (1982 : 32-33) rapporte de La Romaine les croyances montagnaises suivantes relatives au lièvre : on ne peut manger certains animaux comme le lièvre dehors durant l'hiver sinon on court le risque de provoquer le temps froid ; d'autre part, une peau de lièvre brûlée dehors en hiver causera un blizzard. Martin (1978 : 124) signale aussi chez les Ojibwa, à l'ouest des Montagnais, une pratique consistant à brûler une peau de lièvre afin de faire venir le temps froid.

neige) et de la cendre un simulacre de lièvre en livrée d'été ("Le pelage d'été est brun, teinté de rouille ou de gris ; une ligne médiane noirâtre parcourt le dos [...] et le ventre est blanc", Banfield, 1977 : 76), et de ce fait crée des conditions pour que l'hiver revienne compenser en quelque sorte une intrusion trop rapide de son contraire, est également repris sur le plan du mythe. Les lièvres n'aiment pas la pluie⁽⁹⁾ dont le Tonnerre est le représentant, ce qui explique au départ le conflit. D'autre part, la 'capacité du lièvre à faire venir l'hiver' est encore mise en évidence puisqu'on attribue au lièvre la capacité de faire venir la grêle pour abattre les Tonnerres et qu'il s'agit là, encore une fois, de deux forces contraires qui sont confrontées (la grêle pour l'hiver, le tonnerre et l'éclair pour l'été). En fin d'analyse, notons également que le mythe est toujours motivé par le réel, dans ce cas par les deux éléments que sont la 'capacité de faire venir l'hiver' qui repose sur la mue annuelle de l'animal, et l'œil si typique du lièvre que celui-ci projette au loin pour faire venir la grêle.

Par ailleurs, la description montagnaise des pelages d'été et d'hiver correspond dans ses grandes lignes à celle des zoologistes. Complètement blanche (*uâpishîu*) en hiver, la fourrure (*uapushuiân*), dit-on, prend une teinte l'été qui va du jaune (*uîshâushîu*) jusqu'au gris foncé (*uîsh-kuâshîshîu*)⁽¹⁰⁾ selon les informateurs. Il n'y a aucune différence entre mâle et femelle. La fourrure du lièvre est utilisée à de multiples fins. Autrefois, matériau de base pour les manteaux et les couvertures ("Selon mes informateurs, on s'habillait autrefois d'un simple manteau de peaux de lièvre (*oapush âkook*) fabriqué de la même manière que les couvertures en peaux de lièvre [...]", Lips, 1947 : 37 ; notre trad.), elle sert encore comme vêtement (foulard, bas, bordure de mocassins et de mouffles), en artisanat (poupée), mais surtout comme médicament utilisé tantôt en compresse avec une matière grasse comme le gras du castor pour soigner les furoncles (J. N., J. B.) ou panser le nombril du nouveau-né (J. N.), tantôt en pansement pour soigner les entorses (J. B.).

Parmi les parties externes, les Montagnais signalent aussi les griffes rétractiles. En fait, ce trait est noté dans un

mythe où le lièvre est amené à sauter sur le dos d'une rangée de baleines afin de traverser un cours d'eau : "Il les convainc de lui faire traverser la rivière en les assurant qu'il ne les égratignera pas. Il fait un essai de la rive jusqu'à la pointe en courant et en sautant sur leur dos sans les égratigner ; d'une rive à l'autre, il égratigne le dos des dernières baleines en appliquant ses griffes dans leur dos" (Lemay, 1972 : 57). Cette particularité des griffes n'est généralement pas mentionnée par les zoologistes dans les manuels scientifiques ou de vulgarisation. Un biologiste nous a, par contre, confirmé que les griffes de l'animal paraissent dans ses empreintes lorsqu'il bondissait brusquement (Jean Huot⁽¹¹⁾, comm. pers.) : on peut imaginer que c'est effectivement le cas sur le plan du mythe.

Parmi les parties internes, certains os sont l'objet de rites particuliers. Il en est ainsi des crânes de lièvre qui sont accrochés aux arbres probablement par respect pour l'animal (Speck, 1977 [1935] : 123) ou tout simplement pour faire le compte des animaux pris ("On ramasse les crânes de lièvre et on les accroche quelque part. C'est pour savoir combien de lièvres on a tué durant l'année", J. N., Mingan, 17 mars 1982). L'omoplate du lièvre était aussi utilisée autrefois en scapulomancie (Rousseau, 1954 : 223, 224), une technique de divination consistant à chauffer légèrement le scapulum de certaines espèces et à interpréter les craquelures ou brûlures ainsi formées comme autant de signes d'événements futurs. L'anatomie du lièvre rappelle d'autre part, aux yeux des Montagnais, celle du caribou (*Rangifer tarandus*) : "Il dit que le lièvre, il ressemble plus au caribou. Tous les os du lièvre, ils ressemblent beaucoup à ceux du caribou" (Étienne Louis et J. N., Mingan, 16 novembre 1985). D'ailleurs, dans un pays légendaire où habitent de nombreux *Mishtâpeuat* ou 'Grands Hommes', il est dit que ces derniers considèrent les caribous comme des lièvres : "[...] le caribou on l'appelle lièvre là-bas" et "Les Mistapeut se servaient des caribous comme de lièvres" (Vincent, 1978 : 36, 44). La même conception prévaut dans un mythe où les animaux rassemblés devant une masse de graisse issue de la perforation d'un pénis géant s'interrogent sur leur avenir ; le lièvre fait alors le vœu

(9) D'après un de nos informateurs, le lièvre déteste toutes les formes de mauvais temps : "Quand le temps est mauvais, on ne peut l'approcher car il ne se montre pas" (J. N., Mingan, 02.02.82), ce qui rejoint les propos d'un zoologiste : "L'activité des lièvres se trouve souvent réduite d'une façon marquée par la pluie, la neige et le vent" (Keith, 1974 : s.p.).

(10) Cette couleur de la fourrure pourrait expliquer pourquoi le lièvre est amené dans un mythe à se changer en mélèze afin de s'approcher des araignées tisseuses de toile qui, la nuit, tissent leur filet près d'un feu : "Le lendemain Meshapush se change en mélèze. Alors il y a un nouveau mélèze planté là" (McNulty, 1980 : s.p.). Éventuellement, les araignées ramasseront ce lièvre-mélèze et le déposeront près du feu. Or, le mélèze ou épinette rouge (*Larix laricina*) est non seulement très recherché comme bois de chauffage (il dure très longtemps), mais il prend encore une couleur très caractéristique lorsqu'il sèche : il devient uniformément gris. Cette couleur similaire à celle du lièvre en livrée d'été (il n'y a pas d'araignées en hiver et l'action du mythe semble donc se dérouler en été) pourrait dès lors expliquer l'allusion mythique.

(11) Jean Huot est professeur de biologie à l'université Laval, à Québec (Canada).

d'être le caribou et les autres animaux lui font remarquer qu'il est trop petit pour assumer ce rôle : "Le caribou sera le caribou parce qu'il est le plus gros" (Desbarats, 1969 : 5 ; notre trad.). Dans un épisode semblable mais selon une autre version, les animaux sont amenés à se baigner dans un immense lac de graisse liquide, ce qui explique l'origine et le dosage différent de la graisse chez chaque espèce : "Le loup-marin s'y plongeait complètement ; c'est pourquoi il est aujourd'hui tout couvert de graisse. [...] Le lièvre sortit subitement de la forêt et sauta dans le lac. On s'empressa de le tirer de là et de le renvoyer dans la forêt. Mais il revint se tremper les pattes dans le lac, et il se frictionna un peu sur les épaules" (Savard, 1979 : 14). Le lièvre a effectivement très peu de gras (*pimî*). Selon un de nos informateurs, ce qui confirme en partie le discours mythique, il n'en aurait qu'un peu "juste dans la colonne vertébrale et même pas une cuillerée à thé" (J. B., Natashquan, 10 août 1983).

Les modes de locomotion du lièvre sont nombreux et certains peuvent même étonner. Le plus connu est sans aucun doute le saut (*kuâshkuu*) qui est mentionné à plusieurs reprises dans les mythes : lorsque le 'Grand Lièvre' saute sur le dos d'une rangée de baleines telle que signalée ci-dessus, ou encore lorsque l'animal est associé à deux autres sauteurs par excellence, le renard roux (*Vulpes vulpes*) et la grenouille (*Rana* sp.). Dans la version du mythe qui concerne le renard, voici comment le saut du lièvre est décrit : "Alors le lièvre prit le renard sur son dos. Quand ils eurent un peu voyagé ainsi, le renard dit : 'Lièvre, tu me donnes continuellement des coups au ventre !' - 'C'est que je ne puis marcher, j'avance en sautant. Campons ici !' répondit le lièvre" (Savard, 1979 : 15). La même scène est d'ailleurs reprise avec la grenouille qui elle aussi se plaint des coups qu'elle reçoit du lièvre : "Et le lendemain, le lièvre l'amène sur son dos. 'Ne saute pas trop, tu me fais mal dans le côté', dit la grenouille" (McNulty *et al.*, 1974 : 5). Ces scènes visent évidemment à mettre en évidence le mouvement de va-et-vient des pattes arrières des léporidés lorsqu'ils se déplacent en sautant. Le saut est aussi décrit par les zoologistes qui rapportent des bonds "qui peuvent atteindre 6 m (20 pi[eds]) de longueur, et jusqu'à 2 m (6 pi[eds]) de hauteur" (Wooding, 1984 : 204).

Selon nos informateurs, outre sauter, les lièvres peuvent encore marcher (*pimûteu*) et courir (*pimpâtâu*). Mais

ils peuvent également traverser (*tashkamaim*) une étendue d'eau et surtout se déplacer en nageant (*pimishkâu*)⁽¹²⁾. En fait, ce dernier terme implique plutôt un déplacement sur l'eau ou dans l'eau au moyen d'un instrument (avironner se dit aussi *pimishkâu*), en l'occurrence les membres de l'animal. Le détail mérite qu'on s'y attarde car il pourrait aider à comprendre une référence mythique. Ainsi, de nombreux mythes montagnais font état d'une traversée d'un cours d'eau effectuée par le lièvre soit en prenant place sur le dos d'une baleine (Gunn, 1970 : 23), soit en sautant sur une rangée de cétacés (Lemay, 1972 : 57 ; McNulty, 1980 : s.p. ; Turner, 1979 [1894] : 177). On signale même dans une version que le lièvre a horreur de mouiller sa fourrure (Gunn, 1970 : 23) bien que dans toutes il finisse par tomber à l'eau : "La baleine plonge rapidement et Meshapush tombe à l'eau. Il est bercé par les vagues et se laisse emporter vers la rive" (McNulty, 1980 : s.p.). Or, la description suivante du mode natatoire du lièvre d'Amérique faite par un zoologiste rappelle étrangement certains éléments mythiques : "Il arrive au lièvre de traverser à la nage des rivières ou des lacs étroits. *Il se déplace assez haut dans l'eau et avance par de fortes poussées de ses pattes arrière*. Lorsqu'il atteint la rive, il court au fourré sans même secouer l'eau de sa fourrure. S'il est poursuivi, il se jette parfois à l'eau pour échapper" (Banfield, 1977 : 77 ; nos italiques). Mais il y a beaucoup plus. La description d'un lièvre d'Amérique en train de nager par un autre témoin évoque clairement le saut dans l'eau comme propre à l'animal : "Il sautait littéralement à travers l'eau [*he literally hopped through the water*], utilisant ses pattes arrière, et donnant des coups de pied avec tant de force que toute la partie antérieure de son corps était propulsée au-dessus de la surface à chaque poussée" (W. Brewster in Johnson, 1925 : 246 ; notre trad.). Johnson (1925) rapporte aussi d'autres exemples du même phénomène les uns tous plus convaincants que les autres (par exemple, "Les pattes arrière servaient clairement d'organes de propulsion et la progression se faisait au moyen d'une série de coups de pied vigoureux, réguliers et sans empressement", Johnson, 1925 : 249 ; notre trad.). D'un lièvre se déplaçant dans l'eau en sautant littéralement à l'image d'un lièvre progressant en sautant d'un affleurement à un autre comme s'il s'agissait de dos de baleines, il n'y a qu'un pas⁽¹³⁾. Et l'image appa-

(12) Dans un mythe, il est aussi question du lièvre qui s'enfuit en volant dans les airs : "Il voyage aussi dans les airs en retournant chez sa sœur avec le feu" (Lemay, 1972. Il s'agit sûrement là d'une autre référence aux grands bonds de l'animal. Ne dit-on pas aussi du renard dans un mythe montagnais que sans témoin, il voyage dans les airs et qu'en réalité, on a observé également chez ce canidé des bonds dépassant 7 m en vol plané (Wooding, 1984 : 81) !

(13) L'étendue d'eau traversée par le lièvre dans le mythe peut aussi être assez grande pour contenir plusieurs baleines puisqu'on rapporte dans la documentation des distances considérables franchies dans l'eau par des lièvres (par exemple, 137 m in Johnson, 1925 : 249).

raîtra sans doute encore plus vraisemblable lorsqu'on apprendra que les baleines en question, qui pourraient fort probablement être des bélugas (*Delphinapterus leucas*), se présentent toujours en troupeaux et que seulement "une très petite partie du corps sort de l'eau" lorsqu'elles sont à la surface (Banfield, 1977 : 234).

Des sens de l'animal, les Montagnais reconnaissent que le lièvre a l'ouïe particulièrement fine (*mishta-naitam* 'il a une excellente ouïe'), mais que sa vue est courte : "Il voit de près, jusqu'à 15 pieds [5 m] environ" (J. B., Natashquan, 10 août 1983). Les zoologistes tiennent un discours similaire : "Il va de soi que le lièvre possède une acuité sensorielle extrêmement fine. Il semble qu'il se fie surtout à son ouïe [...]" (Banfield, 1977 : 77). C'est d'ailleurs surtout grâce à cette faculté que les léporidés perçoivent le danger et réussissent à échapper à leurs prédateurs.

Selon un de nos informateurs, le lièvre émet un cri particulier lorsqu'il est pris dans un piège ou un collet : ce son aigu (*aiashikueu*) ressemble aux pleurs d'un enfant et phonétiquement se rend par *tshuan*, *tshuan* (J. N., Mingan, 2 février 1982). Un autre Montagnais (J. B.) qualifie le cri du lièvre pris au piège de plus plaintif (*tepuieu* 'il appelle'). Dans les mythes, on attribue aussi au lièvre la capacité de chanter, d'abord lorsqu'il entre en communication avec les baleines, ensuite lorsqu'il est confronté au Tonnerre qu'il combat en chantant et en faisant appel à la glace (Lemay, 1972 : 56 et 58). Le 'Grand Lièvre' est enfin qualifié de grand parleur dans un ancien mythe déjà cité : "Ce grand Lièvre estoit quelque Genie du Jour, car ils nomment l'un de ces Genies, qu'ils disent estre grand causeur, du nom de *Michtabouchiou*, c'est à dire grand Lièvre" (Le Jeune, 1972 [1637] : 54). De leur côté, les mammalogistes signalent plusieurs sons chez le lièvre d'Amérique. On rapporte ainsi un cliquetis qui "ressemble au son humain quelquefois rendu par 'tch'" (Trapp et Trapp, 1965 : 705 ; notre trad.) et qui doit être apparenté au *tshuan*, *tshuan* noté ci-dessus. On décrit aussi des vagissements liés à la peur (Bittner et Rongstad, 1982 : 155), des gémissements similaires à ceux des chiens (Forcum, 1966 : 543) et même des sons qui rappellent le chant des oiseaux : "À 7h15 le mâle revint et émit un pépiement ou gazouillis comme celui d'un oiseau, difficile à décrire" (Forcum, 1966 : 543 ; notre trad.). Lorsqu'on sait que plusieurs peuples amérindiens adoptaient des animaux, il est loisible de penser qu'ils connaissaient bien leurs mœurs et leurs vocalisations. On

ne peut donc être surpris, encore une fois, de retrouver dans les mythes des éléments de cette connaissance, voire ici le chant du lièvre (il peut gazouiller) et même la parole (il est grand causeur) pour autant qu'un ensemble de sons reconnu à un animal donné puisse aussi être comparé à un véritable vocabulaire⁽¹⁴⁾.

Mœurs

Le lièvre est un animal solitaire. Il apparaît toujours comme tel dans les mythes et, dans l'un deux, il va même jusqu'à l'affirmer au renard roux ("Je suis si seul", Savard, 1979 : 15) alors qu'il l'enjoint de venir avec lui. Le lièvre est également un animal nocturne. Le fait est encore consigné dans certains mythes. Ainsi, le 'Grand Lièvre' est-il le seul animal qui ait pu observer le travail des araignées durant la nuit : "Pendant la nuit le père araignée fait le feu avec ce bois. Meshapush le regarde tisser la toile [...] et l'observe comme il faut. Quand il est certain de tout savoir il sort du feu et se sauve, disant 'J'ai réussi à voir l'araignée tisser sa toile, ce que personne n'a jamais vu!' " (McNulty, 1980 : s.p.). Dans un autre mythe concernant la libération du soleil pris au collet et l'absence de lumière qui s'ensuit, le lièvre est aussi associé à certains animaux qui tenteront, malgré l'obscurité, de libérer l'astre (Speck, 1925 : 4). En fait, le lièvre sort si peu durant le jour, ce que tous les observateurs y compris les biologistes confirmeront ("Le lièvre d'Amérique est actif toute l'année, principalement entre le coucher et le lever du soleil", Wooding, 1984 : 204), que notre informateur de Mingan a même affirmé que le lièvre ferme les yeux durant les journées ensoleillées, ce qui le rend encore plus vulnérable s'il est repéré (J. N., Mingan, 2 février 1982).

D'un autre côté, si le temps est trop mauvais, le lièvre ne sort pas non plus, ce que nous avons déjà rapporté (J. N., Mingan, 2 février 1982). Avec cette attitude face à certaines perturbations atmosphériques telles que la pluie, le vent et la neige, ainsi qu'un caractère plutôt "timide et réservé" (Keith, 1974 : s.p.), il n'en fallait pas plus pour faire du lièvre d'Amérique sur le plan des mythes un être en apparence peureux et toujours sur le qui-vive. Ainsi, dans les mythes montagnais, le lièvre a-t-il tour à tour peur du feu (Turner, 1979 [1894] : 177), des ours (*Ursus americanus*) (Basile et McNulty, 1971 : 2), des porcs-épics (*Erethizon dorsatum*) dont les arbres fraîchement écorcés et blancs sont confondus avec une flamme

(14) Les mammalogistes mentionnent également un autre bruit émis par le lièvre d'Amérique : "L'animal frappe souvent le sol à coups rapides d'une de ses pattes de derrière. C'est probablement pour prévenir les autres du danger, mais la manœuvre peut aussi signifier l'enjouement ou servir à fouler la neige des sentiers" (Banfield, 1977 : 77). Ce bruit n'a pas été noté par nos informateurs.

(Savard, 1979 : 15), des cervidés dont les pistes en "forme de raquettes pointues" le font fuir à toute allure (Savard, 1979 : 16), du grand duc son prédateur (Savard, 1979 : 16 ; Speck, 1925 : 10) et du tonnerre et des éclairs (McNulty *et al.*, 1974 : 12-13). Par contre, comme pour faire contrepoids à ces phobies, le lièvre des mythes réussit le plus souvent à vaincre sa peur et à déjouer ses adversaires, directement ou indirectement : ainsi, il vole le feu, trompe les ours, conduit son compagnon de chasse le renard roux là où il a vu des traces de porc-épic et de cervidé afin que le canidé puisse les tuer, se cache du grand duc et finalement vainc le tonnerre avec la grêle comme cela a été mentionné. Ce ne sera toutefois pas le cas avec certaines espèces, le loup-cervier (*Lynx lynx*) et le loup (*Canis lupus*) notamment, auquel il ne pourra échapper dans certains mythes comme nous le verrons plus loin en examinant les prédateurs du léporidé.

Au dire des Montagnais, le lièvre d'Amérique fréquente divers milieux mais accorde sa préférence aux bétulaies (*uâshkuaipakânit*) ou aux endroits "où il y a beaucoup d'arbustes et de branches" (J. B., Natashquan, 10 août 1983). La prédilection du lièvre pour les bouleaux est si connue qu'elle est même exploitée par les chasseurs : on abat un bouleau pour attirer les léporidés à la recherche de pousses fraîches, puis on place des pièges de métal ou des collets tout autour (J. N., Mingan, 02.02.82). Par ailleurs, le lièvre ne construit pas d'abri. À peine utilise-t-il une dépression naturelle sous les branches basses des arbres en été ou s'aménage-t-il un trou (*uâtuk^u*) dans la neige durant l'hiver. En été, les dépressions sont utilisées pour dormir, comme en témoigne une légende où les gîtes du lièvre sont rapportés : "Puis le lièvre fit lui-même un voyage. Il trouva très vite trois originaux qui dormaient près d'un de ses propres gîtes [*sleeping places*]" (Speck, 1925 : 10 ; notre trad.). Un autre mythe fait aussi allusion à des anfractuosités rocheuses où un lièvre se réfugie (McNulty, 1980 : s.p.). De leur côté, les scientifiques attribuent exactement les mêmes types d'abris au lièvre, été comme hiver :

"Pendant la saison chaude [...] les lits sont de simples creux dans l'herbe au pied d'un buisson ou à côté d'une pierre, d'une bûche ou d'une souche, sous une branche basse ou à l'entrée du gîte d'un autre animal. Pendant l'hiver, il leur arrive de se réfugier sous une branche ployant sous le poids de la neige ou encore dans un court tunnel qu'ils creusent dans la neige." (Banfield, 1977 : 77)

Il en va de même pour les sentiers de l'animal que Montagnais et zoologistes décrivent de façon similaire : les coulées sont constamment foulées et aménagées pour

échapper aux prédateurs (J. B., Natashquan, 10 août 1983 ; Banfield, 1977 : 77). Les Montagnais ont enfin un terme pour décrire l'empreinte caractéristique du lièvre, soit *nânishtukâtipâtshinu*, c'est-à-dire 'il tombe les pattes trois par trois', une référence au fait que les deux pattes avant tombent ensemble et les deux pattes arrière sont séparées.

L'alimentation du lièvre est variée. Fait notable, l'animal est aussi très gourmand si l'on en croit certaines légendes. Ainsi, dans la légende du *Renard Roux*, le lièvre s'empresse de manger presque tout le gibier, une fois son compagnon de chasse endormi : "Quand le renard fut profondément endormi le lièvre mangea, ne gardant qu'une épaule pour le renard. Il lança les poumons de l'autre côté. Le lièvre mangea beaucoup. C'est un gourmand le lièvre" (Savard, 1979 : 15). Dans une autre version, il dévore tout sans rien laisser à son compagnon la grenouille : "La grenouille ordonna au lièvre de préparer et de faire cuire les castors. Le lièvre sortit les chercher mais commença à les manger et ne s'arrêta qu'une fois tous les castors dévorés" (Turner, 1979 [1894] : 172). Nul doute, dans ces conditions, qu'on lui ait attribué sur le plan des mythes, l'origine des arts de la cuisine.

Le lièvre laisse également traîner son manger. Joseph Bellefleur de Natashquan nous l'a fait remarquer alors qu'il énumérait les signes pour repérer les léporidés : l'animal laisse tomber par terre ce qu'il mange. Le fait est aussi consigné dans les mythes. Dans une version du mythe cité ci-dessus, il est dit qu'il laisse traîner les os partout après son repas : "Pendant que la grenouille dort, il retire le porc-épic du feu et il le mange. Quand il a fini de manger, les os traînent partout" (McNulty *et al.*, 1974 : 11).

Le lièvre mange là où il trouve sa nourriture. Celle-ci est surtout constituée de végétaux bien que des aliments carnés soient rapportés. Selon les Montagnais, l'alimentation comprend en hiver des bourgeons de diverses espèces dont ceux du bouleau (*uâshkuai*), des aulnes (*shakâu*), et des saules (*uâpineu-mîshima*), ainsi que des branches de conifères (*tshishtâpâkuan*). En été, l'animal mange des plantes herbacées (*maskushu*), des petits arbustes (*atishî*) comme le thé du Labrador, *Ledum groenlandicum* (*ikâta*) et d'autres végétaux, notamment les feuilles de la salsepareille, *Aralia nudicaulis* (*uâpush-ushkâtipâpî*, littéralement 'les racines du lièvre'). D'après les informateurs de Speck (1917 : 315), le dernier terme viendrait du fait que les lièvres sont très friands de cette racine. Par ailleurs, des diptères (*shâtshimeu*) sont aussi signalés, et, dans la même veine, on parle de mélasse et de panse de caribou utilisées ensemble pour appâter l'animal (J. N., Mingan, 2 février 1982). Le fait est peut-être consigné dans un

mythe qui renvoie à l'attrait qu'a le lièvre pour la graisse de viscère (on sait que la panse, comme les autres organes internes, est entourée de graisse péritonéale). Il s'agit d'une légende déjà citée concernant le renard qui, cette fois, cherche à se venger du lièvre en lui faisant passer des poumons de caribou blanchis par le froid pour de la graisse de viscère : "Quand ils arrivèrent là, le lendemain, les poumons avaient blanchi. 'Mange donc ça, dit le renard au lièvre, ça va te revigorer'. Le lièvre mangea les poumons, croyant qu'il s'agissait de graisse de viscère" (Savard, 1979 : 16).

Que le lièvre consomme occasionnellement de la viande ou des matières animales est un fait connu des scientifiques bien que l'animal soit considéré d'abord comme un herbivore. Ainsi, aux végétaux notés par les Montagnais qu'on trouve mentionnés par les zoologistes, ces derniers ajoutent invariablement quelque élément carné, y compris des cas d'adelphophagie : "En hiver, lorsque la population atteint un sommet, les lièvres [...] ont alors, en outre, des tendances adelphophages, dévorant volontiers les carcasses gelées de leurs congénères" (Banfield, 1977 : 78). Parmi les éléments carnés signalés, notons un cheval mort dont la carcasse gelée avait été grignotée par de nombreux lièvres (Criddle, 1938 : 37), la carcasse gelée d'un cerf (probablement *Odocoileus virginianus*, mais l'auteur ne le spécifie pas) également en train d'être grignotée par deux lièvres (Brooks, 1955 : 57), un lièvre blessé ou malade en train d'être dévoré par d'autres lièvres (Brooks, 1955 : 57), des insectes (fourmis, coléoptères, etc.) trouvés dans l'estomac d'un lièvre (Aldous, 1936 : 175-6), sans compter l'attrait pour la viande que montre aussi le lièvre arctique : "Il aime aussi la viande et va souvent flairer les appâts des pièges à renards" (Banfield, 1977 : 81).

L'alimentation du lièvre comporte quelques autres particularités. Les zoologistes parlent ainsi de cæcotrophie, c'est-à-dire d'ingurgitation des excréments "pour en retirer le maximum d'éléments nutritifs" (Huot, 1976 : 6). Le lièvre d'Amérique produit ainsi deux types d'excréments, les premiers, plus mous, étant avalés directement à leur sortie de l'anus (Bittner et Rongstad, 1982 : 154). Le phénomène n'a pas été signalé par les autochtones. Dans un mythe montagnais, on évoque par contre la présence de "cheveux" dans l'estomac du 'Grand Lièvre' qui avait dévoré les parents de "Tchakapesh" et qui fut tué par celui-ci : "[...] il tua l'Ours qui avoit deuoré son pere, et luy trouua encore dans l'etomach sa moustache toute entiere ; il fit aussi mourir le grand Lièvre qui avoit mangé sa mere, ce qu'il recogneut à la troussé de cheveux qu'il luy trouuva dans le ventre" (Le Jeune, 1972 [1637] : 54). Les zoologistes notent également des poils dans l'estomac des

lièvres ; un observateur signale même en avoir trouvés chez plus de vingt spécimens dans des proportions pouvant atteindre les 15 % du contenu stomacal (Aldous, 1936 : 176). Ces poils proviennent des lièvres eux-mêmes et sont sans doute avalés lorsque l'animal fait sa toilette.

Dans un mythe, les Montagnais parlent encore de tisons ou de brandons saisis et dérobés par un lièvre. Pris à la lettre, ce motif impliquerait une attirance marquée du lièvre pour un quelconque produit du feu. Selon les versions montagnaises de ce mythe déjà signalé, le lièvre "sort du feu et se sauve" (McNulty, 1980 : s.p.), saisit le feu à l'aide d'un filet (Turner, 1979 [1894] : 177 ; Lemay, 1972 : 57), ou s'enfuit avec un bout de bois en feu (Gunn, 1970 : 23). Selon une version menomini, il s'enfuit avec un bout de charbon et prend lui-même en feu (Hoffman, 1890 : 255) et dans la variante ojibwa, il s'enfuit avec le poil en feu (Jones, 1917 : 13). Dans un autre mythe montagnais, un lièvre lance des tisons à un renard roux qui le presse de lui donner du feu : "Lièvre, dit [...] le renard], passe-moi du feu pour cuire ma viande !" [...] Puis [...] le lièvre] lança un tison à l'extérieur, mais celui-ci s'éteignit en tombant dans la neige" (Savard, 1979 : 16). Une dernière légende montagnaise décrit enfin un lièvre brûlant sa fourrure alors qu'il se bat contre un loup-cervier près d'un feu (Basile et McNulty, 1971 : 9). L'association entre le lièvre et le feu est universelle. Evans et Thomson (1972 : 121-126) y ont consacré un chapitre dans leur ouvrage sur les croyances et légendes universelles concernant l'animal. Les auteurs rapportent, par exemple, une croyance britannique à l'effet que la traversée d'un village par un lièvre est un signe infaillible d'un incendie prochain dans une de ses habitations ; la croyance est ensuite reliée aux observations d'un gardien de la faune, d'un pompier et d'un naturaliste à l'effet que les lièvres montrent souvent des brûlures dues au feu et que lors d'un feu de brousse, certains individus préférèrent se jeter dans les flammes et se réfugier dans des endroits déjà brûlés que de fuir avec la fumée, qu'ils détestent, dans leur dos. Ces observations expliquent en partie les allusions mythiques amérindiennes notées plus haut concernant le lièvre attiré par les feux de foyer. Mais il y a plus. Des Cris de la Baie James, proches parents des Montagnais sur les plans linguistique et culturel, nous ont rapporté une technique fort intéressante pour attirer les lièvres : il s'agissait d'allumer un feu, d'attendre qu'il n'en reste que des cendres, puis de disposer autour de ces reliquats de bois brûlés des collets. On prétend expressément que les lièvres consomment les cendres. Or, un biologiste nous a aussi affirmé que c'est un fait reconnu que les lièvres s'alimentent à même les arbres brûlés après un incendie de forêt (Stanley

Boutin⁽¹⁵⁾, comm. pers.). Un autre zoologiste a même eu l'heureuse idée de procéder à l'expérience suivante qui vaut mille mots : "L'été dernier [1964], chez Ott's Cabin au lac Deniki, j'ai un jour brûlé un paquet de papiers sur un terrain découvert. Quelques minutes plus tard, un lièvre d'Amérique est sorti des bouleaux rabougris et a consommé une certaine quantité de papier carbonisé" (Grange, 1965 : 120 ; notre trad.). Une photographie du lièvre en train de manger les cendres accompagne le document.

Des lièvres au poil brûlé, des lièvres sautant dans les flammes et des lièvres consommant des arbres brûlés ou des cendres ont donc été observés. Les Montagnais ou d'autres Amérindiens qui ont aussi observé les mêmes phénomènes ou des phénomènes similaires les ont transposés dans leurs mythes sous forme imagée. Le temps a ensuite fait son œuvre et le lièvre d'Amérique est devenu le pourvoyeur du feu pour l'humanité⁽¹⁶⁾.

Le lièvre d'Amérique a plusieurs prédateurs dont deux, très connus, ont été mentionnés. Il s'agit du loup et surtout du loup-cervier auxquels, dans les mythes, le lièvre ne peut échapper. La première situation est décrite dans le mythe *Le Renard Roux* où un renard fait un rêve où son compagnon, le lièvre, est dévoré par les loups et le lièvre, téméraire, est effectivement mangé par ces prédateurs (Savard, 1979 : 16-17). La deuxième situation est exploitée dans le mythe *Mešapūš et les ours* où le 'Grand Lièvre' est défait par de jeunes loups-cerviers après avoir lui-même défait deux ours (Basile et McNulty, 1971 : 1-5). À ces deux prédateurs également signalés par les zoologistes, les Montagnais ajoutent *ûhu* (le grand duc), *nûshineueshu*, un oiseau rapace non identifié, *mâtsheshu* (le renard roux), *uâpishtân* (la martre d'Amérique, *Martes americana*) et *shîkush* (l'hermine). La crainte qu'a le lièvre du grand duc

est aussi évoquée dans un mythe où le compagnon du lièvre, tantôt un renard roux (Savard, 1979 : 15-17), tantôt une grenouille (Speck, 1925 : 9-10) ou un crapaud, *Bufo americanus* (Horwood, 1967 : 19), pour obtenir quelque nourriture du lièvre que celui-ci ne veut pas partager, appelle à son secours son parent le grand duc : devant son prédateur, le lièvre évidemment s'incline : " 'Tiens, la voilà ta viande de porc-épic', dit-il. Et le renard dit au grand duc : 'Voilà qu'il m'a donné à manger !' Mais déjà le grand duc était loin"⁽¹⁷⁾ (Savard, 1979 : 16). Armitage (1982 : 17), un ethnologue, rapporte également le chien domestique comme prédateur possible puisque des chiens ont été vus dévorant des lièvres pris dans des pièges posés par des Montagnais. Dans les ouvrages zoologiques, on parle aussi du chien (Bittner et Rongstad, 1982 : 155) de même que des autres prédateurs notés par nos informateurs et on signale enfin d'autres animaux (coyote, vison, etc.) qui varient selon les régions étudiées.

Le parasitisme affecte aussi le lièvre d'Amérique. Les Montagnais reconnaissent ainsi au léporidé deux types généraux de parasites : *ik^u*, des ectoparasites et *manitûshiss*, des endoparasites logés dans la croupe. Les premiers correspondent sans doute à quelques-unes des différentes sortes de tiques, puces et mouches signalées dans les manuels de zoologie (Bittner et Rongstad, 1982 : 155-156), tandis que les seconds pourraient équivaloir à *Taenia multiceps*, un ver plat qu'on trouve, entre autres, dans les grosses masses musculaires du lièvre (Fréchette, 1986 : 195-199). Dans ce dernier cas, il pourrait aussi s'agir d'un des nombreux autres endoparasites notés par les zoologistes pour le lièvre ; Bittner et Rongstad (1982 : 156) mentionnent ainsi plusieurs espèces de nématodes, cestodes et formes larvaires d'autres parasites.

(15) Stanley Boutin est au Département de zoologie, Université de l'Alberta.

(16) L'apparition du lièvre dans une version du mythe concernant la libération du soleil pris au collet peut aussi s'expliquer de la même manière (Speck, 1925 : 4). Le léporidé figure parmi d'autres animaux qui tentent de libérer l'astre mais il ne réussit qu'à brûler sa fourrure et échoue dans l'entreprise. Dans cette version du mythe, le lièvre est donc une fois de plus décrit comme un animal attiré par le feu. Par ailleurs, les autres animaux associés à ce mythe montagnais sont invariablement des petits mammifères tels que des souris, des musaraignes, l'écureuil roux (*Tamiasciurus hudsonicus*), l'hermine (*Mustela erminea*) et le condylure étoilé (*Condylura cristata*) (Clément, 1986a : 75-76 ; Savard, 1985 : 110). Non sans hasard, un biologiste a trouvé pratiquement le même type de petits mammifères sur un terrain en Alberta qui venait d'être sévèrement brûlé : "À ce moment, nous avons fouillé soigneusement et systématiquement un terrain de 44 acres le jour suivant l'incendie, et nous avons trouvé sept campagnols (*Clethrionomys* et *Microtus*), un tamia mineur (*Eutamias minimus*), un spermophile (*Citellus tridecemlineatus*), et un jeune lièvre d'Amérique. Trois des sept campagnols étaient morts mais tous les autres mammifères étaient vivants et actifs" (Keith et Surrendi, 1971 : 21 ; notre trad.). Le mythe apparaît donc encore une fois motivé par le réel.

(17) Effectivement, des observateurs ont aussi déjà noté des associations complémentaires de prédation entre les hiboux et les renards par rapport au lièvre : "Mais il [le lièvre] tombe souvent entre leurs mains lorsqu'ils [ses prédateurs] l'attrapent somnolent, ou lorsque deux de ses ennemis s'associent ensemble dans une technique de 'poursuite et embuscade'. Ces associations ne sont pas planifiées d'avance. [...] Même un faucon ou un hibou, m'a-t-on rapporté, feront des cercles au-dessus d'un gîte de lièvre, pendant qu'un renard le fouille en profondeur, sachant que dans la ruée générale, ils auront des chances de voir quelque chose venir vers eux" (Seton, 1929 : 723 ; notre trad.).

Reproduction

Au dire des Montagnais, le lièvre se reproduit de février à septembre à raison de deux (J. B., Natashquan) ou trois (J. N., Mingan) portées annuelles. Dans le premier cas, l'informateur parle de deux gestations de 105 jours chacune qu'il situe de février à juin et de juin à septembre. Dans le second cas, la gestation est évaluée à 60 jours et les trois portées s'étalent entre mars et septembre approximativement. Le nombre de petits par portée varie entre deux et quatre.

Dans l'ensemble, ces données correspondent aux observations des mammalogistes. D'après Bittner et Rongstad (1982 : 149-150), la saison de reproduction peut ainsi, selon les régions, commencer en février-mars et se terminer vers août et même en septembre ; le lièvre peut avoir jusqu'à quatre portées annuelles ; et le nombre de petits par portée est très variable (par exemple, quatre par portée à Terre-Neuve mais une moyenne de 2,5 au Minnesota). L'observation la plus divergente a trait à la période de gestation qui dure de 34 à 40 jours selon les mêmes auteurs. Cette différence d'au moins 20 jours entre les deux sources de données a sans doute une explication ; il se peut que les Montagnais aient alors inclus dans leur évaluation la période durant laquelle les gonades des mâles augmentent de volume, une période qui peut précéder de quelques semaines le premier accouplement (Criddle, 1938 : 33).

L'accouplement a aussi été observé par un de nos informateurs qui rapporte avoir vu un mâle prendre une femelle par l'arrière en la tenant à l'aide de ses pattes. Les mammalogistes signalent par ailleurs des jeux sexuels comme le tambourinage des mâles (Banfield, 1977 : 79) et l'aspersion d'urine sur la femelle (Bittner et Rongstad, 1982 : 154), ce qui n'a pas été noté par les Montagnais. Une croyance étrange relative à la reproduction chez le lièvre est aussi mentionnée par un ethnologue qui a parcouru le Labrador et qui y a rencontré des Montagnais :

"Selon la croyance indigène, les deux sexes chez le lièvre arctique, *mís-ta wáh-push*, et chez le lièvre d'Amérique, *min-áskw wáh-push*, sont capables de porter les petits. Ils affirment que les femelles mettent bas habituellement en juin et en juillet, mais que cette fonction est quelquefois remplie par le lièvre mâle. Les informateurs interrogés n'ont jamais trouvé de lièvre nouveau-né dans un nid, mais tous fondent leur croyance sur le fait qu'ils ont tué à quelques reprises des lièvres mâles avec des glandes mammaires développées et des sécrétions lactées. La difficulté fort connue que représente la différenciation des sexes chez les léporidés peut constituer le fondement pseudo-logique de la théorie indigène." (Strong, 1930 : 9 ; notre trad.)

Les Montagnais ne sont pas seuls à tenir ces propos. Selon Evans et Thomson (1972 : 24-25) et Boyle (1973 : 314), la croyance était répandue chez les Anciens (Pline), chez les Arabes (Ibn al-Athîr, 1226 A.D.) et avait toujours cours en Angleterre au XVII^e siècle chez le physicien Thomas Browne, par exemple. Aujourd'hui, la science ne rapporte pas encore un tel phénomène chez le lièvre bien qu'on ait observé un fait tout aussi étrange chez les poules : "[...] c'est ainsi que des poules peuvent féconder d'autres poules, puis, la saison suivante, elles peuvent pondre à nouveau des œufs, et ainsi de suite" (Galtier-Boissière, 1952 : 550). Ce que signalaient les Montagnais à Strong mériterait peut-être une investigation avant de conclure trop hâtivement à une mauvaise différenciation des sexes d'autant plus que les autochtones devraient, par définition, bien connaître leur gibier.

Une autre croyance relative à la gestation du lièvre a cours chez les Montagnais. L'ethnologue Speck en parle en ces termes :

"Parmi les différentes bandes de cette région, on perçoit comme une source de chance une amulette puissante constituée d'une forme embryonnaire trouvée occasionnellement à l'intérieur du ventre d'un animal. Les chasseurs affirment qu'il arrive assez souvent de faire une telle découverte, que la forme est décollée dans l'estomac de l'animal hôte, qu'elle est poilue comme il se devrait, et qu'elle est présente autant chez les mâles que chez les femelles. Selon l'animal où la forme miniature est trouvée, elle est nommée *pi''teati'k'w*, "deuxième à l'intérieur du caribou" ; *pi''tewabu'cwan*, "deuxième à l'intérieur du lièvre" ; *pi''tawakwa'n*, "deuxième à l'intérieur du porc-épic" ; *pi''tewami'ck'w*, "deuxième à l'intérieur du castor." (Speck, 1977 [1935] : 235 ; notre trad.)

Cette forme embryonnaire que nos propres informateurs nomment différemment (*nanatauâpush*, par exemple, pour le lièvre) est rapportée chez d'autres Amérindiens que les Montagnais (Seton, 1929 : 728). D'après nos recherches et quelques auteurs (Seton, 1929 : 728 ; Banfield, 1958 : 451-452), elle équivaldrait à un kyste sous-cutané de forme embryonnaire et pourrait aussi correspondre dans certains cas à un développement embryonnaire extra-utérin ou même un tératome, c'est-à-dire un jumeau anormal non développé. Que la forme soit utilisée comme amulette aurait alors comme fondement son aspect plutôt anormal et impliquerait une croyance qui rappelle la doctrine des signatures.

Au dire des Montagnais comme des zoologistes, les levrauts sont allaités par la femelle dès leur naissance. Ils restent ainsi avec elle jusqu'au sevrage qui a lieu, selon nos

informateurs, une semaine (J. N., Mingan) ou un mois (J. B., Natashquan) plus tard. Dans les manuels de zoologie, on parle quelquefois de la deuxième ou troisième semaine (Banfield, 1977 : 79), mais surtout de 25 à 28 jours (Bittner et Rongstad, 1982 : 152) après la naissance. Le mâle ne participerait pas à l'éducation des levrauts, du moins est-ce l'opinion de nos informateurs principaux et de certains mammalogistes (Grange, 1932 : 6). Selon les zoologistes, les petits développeraient très tôt le moyen de défense par excellence des léporidés devant leur prédateur, c'est-à-dire le fait de figer sur place (Banfield, 1977 : 79 ; Aldous, 1937 : 49-50). Une référence mythique est faite à cette réaction de défense lorsque, dans un épisode d'un conte déjà cité, le lièvre fait le mort (par exemple, Gunn, 1970 : 23) afin que les humains le ramassent et le placent près du feu qu'il projette de dérober.

Tous les stades de croissance notés jusqu'à présent sont nommés en montagnais. Les appellations utilisées sont les suivantes : *umuanishish-uâpush* pour le fœtus, *pineshâpushush* pour le nouveau-né, *uâpushiss* pour le levraut (de la naissance jusqu'à l'âge de deux mois), *patai-âpush* pour le stade subadulte, *uâpush* proprement dit pour l'adulte et *tshi-shiâpush* pour un lièvre âgé. Les stades *uâpushiss* (levraut) et *patai-âpush* (subadulte) semblent renvoyer à cette observation d'un zoologiste : "Le lièvre mâle numéro 11, né le 2 juillet 1927, a atteint son poids d'adulte à l'âge de deux mois environ, mais il continua d'accroître son poids graduellement à partir de ce moment jusqu'à l'âge de cinq mois et peut-être plus longtemps encore" (Grange, 1932 : 10 ; notre trad.). *Uâpushiss* (levraut) désignerait donc un levraut de pas plus de deux mois qui serait en pleine croissance tandis que le terme *patai-âpush* (subadulte) serait plutôt réservé pour les levrauts ayant atteint leurs poids adulte mais pas leur poids maximal. D'autres auteurs signalent d'ailleurs que les lièvres n'atteignent leur véritable poids d'adulte qu'entre trois et cinq mois (Bittner et Rongstad, 1982 : 152). Les sexes sont aussi différenciés par les Montagnais tant sur le plan de la nomenclature (*nâpiâpush* pour le bouquin et *ishkuiâpush* pour la hase) que sur le plan morphologique. Dans ce dernier cas, nos informateurs affirment que les mâles sont légèrement plus gros que les femelles, une interprétation opposée à celle des zoologistes ("Les femelles sont plus grandes que les mâles, comme c'est le cas pour tous les léporidés", Bittner et Rongstad, 1982 : 148 ; notre trad.). Un de nos informateurs parle également de six mamelles chez les hases quand les zoologistes ne semblent pas s'entendre sur cette question : Aldous (1937 : 51) en note six tandis que Bittner et Rongstad (1982 : 148) en signalent huit. D'autres termes spécifiques relatifs à la reproduction sont aussi utilisés par les Montagnais. Pour référer à un animal en rut, on

dit ainsi *uîshâkuâpushu* ('le lièvre est en rut') et pour une hase gravide, *atshiâpushu*, qui signifie littéralement 'le lièvre est gravide'.

Conclusion

Le lièvre d'Amérique est un animal extrêmement important pour les Amérindiens. Comme aliment essentiel durant l'hiver et durant les déplacements, comme provision permettant la chasse aux animaux à fourrure et anciennement comme fournisseur de peaux servant à confectionner couvertures et vêtements, son intérêt économique n'est pas à démontrer. Chassé au collet surtout mais encore à l'arme à feu, à la trappe en bois, au piège en métal et même au filet, le lièvre d'Amérique atteint aussi dans les mythes une position que plusieurs autres animaux du bestiaire pourraient lui envier. Comparé au caribou, ce qui n'est pas peu dire dans une société orientée surtout vers la chasse de ce cervidé, le lièvre est également associé à l'origine de plusieurs commodités humaines dont le feu, la pêche et les arts de la cuisine. Deux de ces commodités ont été mises en relation avec des comportements propres au lièvre, le feu avec sa propension à consommer des cendres et les arts de la cuisine avec la gourmandise que les Montagnais lui attribuent, et tout porte à croire que son association avec la pêche repose sur des fondements similaires. Pourrait-il en être autrement lorsqu'on sait que de nombreux éléments mythiques (Clément, 1992a) ont pu être élucidés en les rapprochant justement des connaissances autochtones ou académiques relatives à l'animal concerné ?

Cette méthode qui utilise autant le savoir indigène que le savoir académique et qui prend le mythe comme informateur a aussi aidé à révéler plusieurs aspects inédits de la connaissance qu'ont les Montagnais du lièvre. Nous pensons ici notamment au mode natatoire du lièvre qui se rapproche davantage du saut que de la nage, au poil qu'on peut trouver dans son estomac, à l'attitude craintive de l'animal face à certaines perturbations atmosphériques, etc. Ces éléments de savoir enfouis dans les mythes viennent s'ajouter aux éléments de connaissance que nous avons obtenus de deux informateurs de Mingan et de Natashquan révélant une science facilement comparable dans ses grandes lignes et en détail à celle issue de notre propre société.

Bibliographie

- ALDOUS C. M., 1936.– Food Habits of *Lepus americanus phaeonotus*. *Journal of Mammalogy*, 17 (2) : 175-6.
- ALDOUS C. M., 1937.– Notes on the Life History of the Snowshoe Hare. *Journal of Mammalogy*, 18 (1) : 46-57.
- ARMITAGE P., 1982.– *Religious Beliefs of La Romaine Montagnais*. Ms.
- AUBIN G. F., 1975.– *A Proto-Algonquian Dictionary*. Ottawa : Musées nationaux du Canada, Musée national de l'Homme, Service canadien d'ethnologie, Mercure, 29.
- BANFIELD A. W. F., 1958.– Dermoid Cysts a Basis of Indian Legends. *Journal of Mammalogy*, 39 (3) : 451-452.
- BANFIELD A. W. F., 1977.– *Les mammifères du Canada*. Québec et Toronto : Les Presses de l'Université Laval et University of Toronto Press.
- BASILE M.-J. et MCNULTY G. E., 1971.– *Atanukana - Légendes montagnaises - Montagnais Legends*. Québec : Université Laval, Centre d'études nordiques, Nordicana, 31.
- BEAUDET C., 1984.– Note de recherche. Mes mocassins, ton canot, nos raquettes : la division sexuelle du travail et la transmission des connaissances chez les Montagnais de La Romaine. *Recherches amérindiennes au Québec*, 14, 3 : 37-44.
- BITTNER S. L. et RONGSTAD O. J., 1982.– Snowshoe Hare and Allies. In : J. A. Chapman et G. A. Feldhamer eds., *Wild Mammals of North America*. Baltimore et London : The Johns Hopkins University Press, p. 146-163.
- BOUCHARD S. et MAILHOT J., 1973.– Structure du lexique : les animaux indiens. *Recherches amérindiennes au Québec*, 3, 1-2 : 39-67.
- BOYLE J. A., 1973.– The Hare in Myth and Reality : A Review Article. *Folklore*, 84 : 313-326.
- BROOKS M., 1955.– An Isolated Population of the Virginia Varying Hare. *Journal of Wildlife Management*, 19, 1 : 54-61.
- CHAMBERLAIN A. F., 1901.– Signification of certain Algonkian animal-names. *American Anthropologist*, 3 : 669-683.
- CLÉMENT D., 1985a.– La loutre. *The Canadian Journal of Native Studies/La revue canadienne des études autochtones*, 5, 1 : 1-10.
- CLÉMENT D., 1985b.– Amisk^U (le castor) (note de recherche). *Anthropologie et sociétés*, 9, 3 : 243-254.
- CLÉMENT D., 1985c.– Utshâhk^U (le Rat musqué). *Les Carnets de zoologie*, 45, 4 : 81-87.
- CLÉMENT D., 1986a.– Hîkuh (l'hermine). *Recherches amérindiennes au Québec*, 16, 1 : 71-78.
- CLÉMENT D., 1986b.– Kâk^U (le porc-épic). *Recherches amérindiennes au Québec*, 16, 2-3 : 141-151.
- CLÉMENT D., 1987.– Maikan (le loup). *Recherches amérindiennes au Québec*, 17, 4 : 59-85.
- CLÉMENT D., 1990.– *L'ethnobotanique montagnaise de Mingan*. Québec : Université Laval, Centre d'études nordiques, Nordicana, 53.
- CLÉMENT D., 1992a.– Étymons, savoirs et mythes : Exemples de récits montagnais. *Culture*, 12, 1 : 9-15.
- CLÉMENT D., 1992b.– Mâtsheshu (Le Renard Roux). *Recherches amérindiennes au Québec*, 22, 1 : 33-43.
- CLÉMENT D., 1993.– Uînashk^U (la marmotte commune). *Journal of Canadian Studies/Revue d'études canadiennes*, 28, 3 : 62-74.
- CLÉMENT D., 1995.– *La zoologie des Montagnais*. Paris : Peeters-Selaf (Ethnoscience, 10).
- CRIDDLE S., 1938.– A Study of the Snowshoe Rabbit. *The Canadian Field-Naturalist*, 52, 3 : 31-40.
- DESBARATS P. ed., 1969.– *What They Used to Tell About : Indian Legends from Labrador*. Toronto : McClelland and Stewart Ltd.
- DRAPEAU L. et MAILHOT J., 1989.– *Guide pratique d'orthographe montagnaise*. Québec : Institut éducatif et culturel Attikamek-Montagnais.
- EVANS G. E. et THOMSON D., 1972.– *The Leaping Hare*. London : Faber and Faber Limited.
- FORCUM D. L., 1966.– Postpartum Behavior and Vocalizations of Snowshoe Hares. *Journal of Mammalogy*, 47, 3 : 543.
- FRÉCHETTE J.-L., 1986.– *Guide pratique des principaux parasites et maladies de la faune terrestre et ailée du Québec*. St-Hyacinthe : Université de Montréal.
- GALTIER-BOISSIÈRE Dr., 1952.– *Larousse médical illustré*. Paris : Librairie Larousse.
- GRANGE W. B., 1932.– Observations on the Snowshoe Hare, *Lepus Americanus Phaeonotus* Allen. *Journal of Mammalogy*, 13, 1 : 1-19.
- GRANGE W. B., 1965.– Fire and Tree Growth Relationships to Snowshoe Rabbits. *Proceedings of the 4th Annual Tall Timbers Fire and Ecology Conference* : 111-125.

- GUNN H., 1970.– How Rabbit brought fire. *Tawow*, 1, 2 : 22-23.
- HEWSON J., 1993.– *A Computer-Generated Dictionary of Proto-Algonquian*. Ottawa : Musée canadien des civilisations, Service canadien d'ethnologie, Mercure, 125.
- HOFFMAN W. J., 1890.– Mythology of the Menomini Indians. *American Anthropologist*, 3, 3 : 243-258.
- HORWOOD H., 1967.– Tales of Labrador Indians : Part 1. *The New Newfoundland Quarterly*, 66, 1 : 17-20.
- HUOT J., 1976.– *Les lièvres et les lapins*. Québec : Ministère du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche, coll. Faune du Québec, 10.
- JOHNSON C. E., 1925.– The Jack and Snowshoe Rabbits as Swimmers. *Journal of Mammalogy*, 6, 4 : 245-249.
- JONES W., 1917.– *Ojibwa Texts, Vol. 1*. Leyden : E.J. Brill, Limited.
- KEITH L. B., 1974.– *Le lièvre d'Amérique*. Ottawa : Environnement Canada, Service canadien de la faune.
- KEITH L. B. et SURRENDI D. C., 1971.– Effects of Fire on a Snowshoe Hare Population. *The Journal of Wildlife Management*, 35, 1 : 16-26.
- LE JEUNE P. (s.j.), 1972.– Relation de ce qui s'est passé en la nouvelle France en l'année 1637. In : *Relations des Jésuites 1637-1641 (Tome 2)*. Montréal : Éditions du Jour, p. 1-103.
- LEMAY D., 1972.– *Les classes animales dans les mythes montagnais*. Mémoire de Maîtrise, Université de Montréal, Département d'Anthropologie.
- LIPS J. E., 1947.– Notes on Montagnais-Naskapi Economy. *Ethnos*, 12, 1-2 : 1-78.
- MAILHOT J. et MICHAUD A., 1965.– *North West River. Étude ethnographique*. Québec : Université Laval, Centre d'études nordiques, Travaux divers, 7.
- MARTIN C., 1978.– *Keepers of the Game : Indian-Animal Relationships and the Fur Trade*. Berkeley : University of California Press.
- MCNULTY G. E., 1980.– *Meshapush et l'origine du feu*. Ms.
- MCNULTY G. E., PAHÎN M.-H. et BEAUDET-JOUBERT L., 1974.– *Wâpuh mâk Umwâtshahkwûk*. Québec : Université Laval, Centre d'études nordiques, Nordicana, 37.
- MOUSSETTE M., 1973.– La pêche au filet maillant chez les Indiens de l'Est du Canada. *Recherches amérindiennes au Québec*, 3, 3-4 : 41-67.
- ROUSSEAU J., 1954.– De menus rites païens de la forêt canadienne. *Cahier des dix*, 19 : 187-232.
- SAVARD R., 1979.– *Contes indiens de la Basse Côte Nord du Saint Laurent*. Ottawa : Musée national de l'Homme, Service canadien d'ethnologie, Mercure, 51.
- SAVARD R., 1985.– *La voix des autres*. Montréal : L'Hexagone, Positions anthropologiques.
- SETON E. T., 1929.– *Lives of Game Animals, Vol. IV*. Garden City, New York : Doubleday, Doran & Company, Inc.
- SPECK F. G., 1917.– Medicine Practices of the Northeastern Algonquians. *XIX International Congress of Americanists* : 303-321.
- SPECK F. G., 1925.– Montagnais and Naskapi Tales from the Labrador Peninsula. *Journal of American Folklore*, 38, 147 : 1-32.
- SPECK F. G., 1977.– *Naskapi. The Savage Hunters of the Labrador Peninsula* [1935]. Norman : University of Oklahoma Press.
- STRONG W. D., 1930.– Notes on Mammals of the Labrador Interior. *Journal of Mammalogy*, 11, 1 : 1-10.
- TRAPP G. R. et TRAPP C., 1965.– Another Vocal Sound made by Snowshoe Hares. *Journal of Mammalogy*, 46, 4 : 705.
- TURNER L., 1979.– *Ethnology of the Ungava District, Hudson Bay Territory* [1894]. Québec : Presses Coméditex.
- VINCENT S., 1978.– *Récits de la terre montagnaise*. Québec : Ministère des Affaires culturelles, ms.
- VINCENT S., 1983.– Mistamaninuesh au temps de la mouance. Notes inspirées par l'autobiographie d'une femme montagnaise. *Recherches amérindiennes au Québec*, 13, 4 : 243-254.
- WOODING F. H., 1984.– *Les mammifères sauvages du Canada*. La Prairie, Qué. : Éditions Marcel Broquet inc.
-